

lotus à longues tiges. Jadis, tenant chacun une cruche ronde au bout de leur trompe levée, ils faisaient le geste d'en renverser le contenu sur la déesse : les trompes, les cruches, l'un des éléphants, la tige d'un des lotus, un coin du péricarpe de l'autre sont aujourd'hui brisés. Cet étrange décor repose sur le large dossier évasé d'un trône de rotin qui laisse apercevoir les entrelacs caractéristiques de sa vannerie. Le siège est recouvert d'un coussin sur lequel la déesse se tient assise, la jambe droite pendant jusqu'à terre, la jambe gauche repliée dans un raccourci des moins heureux : c'est la pose bien connue, dite du « gracieux nonchaloir » (*lalitākshepa*). Le pied gauche, qui se montre à découvert, semble chaussé d'étoffe : l'autre se perd sous les plis de la robe. Des deux mains, la gauche porte une corne d'abondance ; la droite, aujourd'hui disparue, devait s'allonger, la paume en dehors<sup>1</sup>, dans le « geste de la faveur » (*varamudrá*), juste au-dessus d'un petit donateur agenouillé dont la tête est également perdue. De l'autre côté un second personnage plus qu'à demi nu vide à deux mains un sac de monnaies. Ce dernier symbole est intelligible à tous les hommes. La corne d'abondance ne parle pas moins à l'esprit de tous ceux qui ont reçu notre éducation classique. Si l'on ajoute que les deux éléphants doucheurs sont restés de nos jours l'attribut spécial de la Çrî ou Lakshmî indienne, il ne peut faire de doute que nous ne soyons en présence de quelque incarnation tutélaire de l'Abondance ou de la Fortune.

*La figure centrale et la statue de Brâr (Kaçmîr).* — Mais déjà cette statuette n'a pu manquer de frapper par le curieux mélange qu'elle présente d'éléments classiques et exotiques. Sa corne d'abondance détonne à côté des lotus de ses éléphants ; la pompe barbare de sa coiffure s'accorde mal avec le traitement encore hellénique de ses draperies ; et l'on retrouve le même contraste jusque dans les traits du visage, entre les lignes arquées à la grecque de la bouche et la barre continue des sourcils qui se rejoignent conformément aux lois de l'esthétique indigène<sup>2</sup>. Un compromis aussi hybride nous conduit dès l'abord vers le Nord-Ouest de l'Inde, dans la région toujours la plus ouverte aux influences comme aux invasions étrangères. Par bonne chance, car le Pendjâb est grand, une analogie certaine fixe son origine au Kaçmîr. C'est là en effet qu'en juillet 1896, près du hameau de Brâr, entre Bhavan et Eishmakan, dans la vallée de Liddar, nous avons rencontré comme sa sœur jumelle. Elle était adossée (fig. 1) au bord d'une petite mare couverte de lentilles d'eau et perdue au fond d'un creux de ver-

1. Ou peut-être tenait-elle une bourse ? Mais cette hypothèse est plus risquée que la première.

2. *Sahita-bhrû, saṃgata-bhrû*, répète la liste des 80 signes (cf. *Lalita-Vistara*, éd. LEFMANN, p. 107).